

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2025
Revue de presse

Karlheinz Stockhausen

Montag aus licht

Contacts presse
01 53 45 17 13

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com

Assistés de Marie Thiam

Presse écrite

Scènes d'automne Opéra : «Montag aus Licht», entrez dans le round

L'ensemble du Balcon présente à la Philharmonie l'avant-dernier round du cycle du compositeur allemand Stockhausen. Un opéra tenu à bout de synthé depuis 2018, et en répétition à Lille en présence d'un groupe de lycéens séduits.



Ils portent des bonnets, des doudounes ou des sacs à dos et avancent en territoire inconnu. Certains gloussent, d'autres chuchotent. Leurs baskets crissent sur le parquet à chevron. Ce jeudi de janvier, 41 lycéens de seconde ont pénétré dans le bâtiment de l'Opéra de Lille. Le choc des cultures ne s'arrête pas à une déambulation dans le foyer aux grands lustres et au plafond peint à l'imitation du ciel. Le groupe s'est déplacé pour assister à une répétition de *Montag*, [l'une des sept parties du monumental opéra *Licht*](#), de Karlheinz Stockhausen, monté par l'ensemble du Balcon.

«Dans cette œuvre, le compositeur a mis beaucoup de choses de sa vie, comme ses voyages ou ses influences», explique aux lycéens Gaspard, l'administrateur du Balcon, qui fait office de guide. Stockhausen y a aussi déployé son style inimitable, atonal, expérimental, à la frontière du mystique, pas facilement acceptable par de jeunes oreilles. Après quelques «Chut ! Chuuuut ! Et éteignez vos portables», les lycéens s'installent sur les sièges de velours rouge. Le noir se fait. Premier contact : ils découvrent un instrumentarium qui n'a rien de commun avec ce que l'on peut entendre dans un opéra. Trois synthétiseurs et quatre cors de basset. Plus sept jeunes choristes, chacun représentant un jour de la semaine. Durant cette scène, ils viennent au monde, s'extirpant d'un phare, et prennent place dans une arène alors que synthés et bois dialoguent.

Quatuor d'hélicoptères

Monter *Licht* de Stockhausen n'est pas chose aisée. Le cycle du compositeur allemand, étalé de 1978 à 2003, compte sept opéras pour une trentaine d'heures de musique. Avec des exploits à la clé, comme la présence pour *Mittwoch* d'un quatuor d'hélicoptères. Le flamboyant Balcon, dirigé depuis 2008 par le chef Maxime Pascal, travaille à l'intégralité du projet *Licht* depuis 2018. Si le Covid a perturbé le calendrier initial d'une œuvre par an, l'équipe a tenu bon. Fin novembre à la Philharmonie de Paris – un des principaux producteurs de ce projet dément avec le Festival d'Automne –, elle présente *Montag*, l'avant-dernier opus, qu'elle a donc initié à Lille en début d'année, en proposant au public et à ces lycéens option musique venus de Boulogne-sur-Mer de découvrir une partie de l'ouvrage.

Au Balcon, *«on aime aller où nous ne sommes jamais allés. On enchaîne par exemple Monteverdi, une comédie musicale et Stockhausen»*, détaille Maxime Pascal, dans sa loge lilloise pendant une pause. Le chef a découvert *Licht* sans le chercher. *«Seules les œuvres de jeunesse de Stockhausen, comme Gruppen ou Kontra-Punkte, étaient montées. Je n'avais jamais entendu parler de Licht. Les partitions n'étaient pas au conservatoire national. Je les ai découvertes par hasard dans la bibliothèque de l'Ircam.»* Il décide alors de s'atteler *«au plus grand opéra jamais écrit»*, séduit par deux éléments : son caractère interdit, transgressif et nimbé de tant de secrets à découvrir. Mais aussi par sa profusion calculée. *«Tout était noté dans la partition, y compris les chorégraphies, je n'avais jamais vu ça. Avec des effectifs surprenants : des mimes, de l'informatique...»* L'ensemble du Balcon, habitué au gros temps – *«On s'est construit dans la difficulté, en 2008 on essayait la crise des subprimes, personne ne voulait nous financer, nous avons monté Dienstag en plein Covid, sans argent là encore»* –, s'est jeté sur ce défi passé sous les radars.

Une gageure

Dans la salle, les lycéens sont surpris, séduits, interloqués un peu aussi. L'opéra, c'est avant tout des sopranos et des violons, pas ce que Stockhausen appelait l'«orchestre moderne», composé d'informaticiens et de synthés. Lesquels ont représenté un enjeu pour le Balcon. Il est étonnant de voir que la question du vécu des instruments, au cœur de la problématique de l'interprétation historiquement informée, particulièrement pour l'époque baroque, existe aussi pour le contemporain. *«Les sons que nous utilisons sont samplés ou documentés par Stockhausen, provenant par exemple de synthés comme des DX7, détaille Maxime Pascal. Si nous avons tous les sons d'époque, nous avons néanmoins dû en modifier, avec l'accord des ayants droit. Pour certains sons, on comprend que Stockhausen a rencontré une limite due à son époque. Nous les avons remis au goût du jour.»*

Montag est une œuvre dédiée à la maternité et à la fertilité. Eve, le personnage principal, s'incarne dans une joueuse de cor de basset. L'archange Michael ou encore Lucifer s'intègrent avec elle dans un dispositif scénique mis au point par Silvia Costa, qui a aussi travaillé sur *Freitag* en 2022 – également coproduit par l'Opéra de Lille. «*Montag est la journée la plus compliquée, poursuit Maxime Pascal. Il y a beaucoup de masse, des chœurs d'enfants, un chœur mixte, l'orchestre moderne, des actrices... Le rapport longueur-complexité est incroyable.*» Tout semble une gageure dans le fait de porter scéniquement ce cycle hors norme, si éloigné de l'opéra traditionnel, et qui demande aux instrumentistes des années de préparation.

A deux jours de la fin du voyage, Maxime Pascal a découvert à travers ce colosse opératique une forme de sacré qu'il n'attendait pas. «*Qu'est-ce qui est sacré en musique ? Pas le compositeur - ce sont des gens -, pas la partition - c'est un texte et la musique n'est pas une religion -, mais jouer et chanter, c'est sacré. L'acte d'écoute aussi. Ici, Stocky challenge les interprètes sur l'acte de lecture.*» Le chef voit en cette œuvre fleuve et pensée dans ses moindres détails un rituel initiatique «*qui aide à comprendre qu'il y a une valeur profonde au fait de lire*». Comme une introduction à la symbolique magique des signes.

Que pensent les lycéens de ces deux heures de Stocky ? Pour Eleonore, «*c'était trop bien, on ne s'attend pas à cette musique. Je pensais que l'opéra était synonyme de clarté*». La répétition a donné à Marie «*envie de revenir à l'opéra, même si cette musique n'est pas [s]on truc, trop étrange*». Nathanael, qui aime la musique métal, n'a pas kiffé lui non plus «*le côté atonal*». Camille conclut : «*Cela fait une drôle d'impression, je ne connaissais pas. Mais j'ai aimé.*»

«Montag aus Licht» de Stockhausen par l'ensemble du Balcon



«Montag aus Licht» de Stockhausen, à Lille. (Hervé Escario)

L'ensemble du Balcon présente à la Philharmonie l'avant-dernier round du cycle du compositeur allemand Stockhausen. Un opéra tenu à bout de synthé depuis 2018, et en répétition à Lille en présence d'un groupe de lycéens séduits. [Lire ici notre reportage.](#)

A la Philharmonie de Paris, le 29 novembre.

SILVIA COSTA

JEUX DE RECONSTRUCTION

Double actualité lyrique parisienne pour la metteuse en scène : *La Damnation de Faust* de Berlioz au Théâtre des Champs-Élysées, et la version complète de *Montag aus Licht* de Stockhausen à la Philharmonie de Paris, dans le cadre du Festival d'Automne.

PAR THIBAUT VICQ



BIO

Diplômée en « Arts visuels et Théâtre » de l'Université IUAV de Venise en 2006, elle fait ses débuts dans le lyrique en 2019 avec *Hiérophanie* de Claude Vivier dans le cadre du Festival d'Automne, puis, en 2020, avec *Juditha triumphans* de Vivaldi au Staatsoper de Stuttgart. Cette même année, elle crée une mise en espace de *Così fan tutte* pour la réouverture du Palau de les Arts de Valence. En 2021, elle présente au Festival d'Aix-en-Provence *Il combattimento o la teoria del cigno nero*, à partir d'œuvres de Monteverdi et de ses contemporains. Elle a également mis en scène *Like flesh* de Sivan Eldar à l'Opéra de Lille, *Julie* de Boesmans à l'Opéra de Dijon, *Freitag aus Licht* de Stockhausen à la Philharmonie de Paris et à l'Opéra de Lille, ou encore *L'Autre Voyage* d'après Schubert à l'Opéra-Comique. En mai 2025, elle mettait en scène *Otello* de Verdi au Staatsoper de Stuttgart.

Quelle est la particularité de mythe de Faust selon Berlioz ?

La « damnation » du titre montre que Berlioz n'a pas suivi Goethe à la lettre. C'est le triomphe de Méphistophélès plutôt que le salut de Faust. Cette damnation me semble vraiment reliée au personnage de Berlioz, héros maudit et incompris dont je ressens la présence dans toute l'œuvre. En tant qu'artiste, cela me touche beaucoup. Je voudrais faire comprendre au public que la « damnation » se réfère à la musique, art auquel Berlioz a dédié toute sa vie. Dans la dernière partie, je place l'orchestre sur scène dans un tribunal : les musiciens et la musique de Berlioz jugent Faust. C'est son urgence de vie qui le condamne. J'ai voulu garder la folie de l'œuvre, dans sa fragmentation et son éclectisme, avec un personnage (qui n'est pas Berlioz) qui cherche à protéger son art de toutes ses forces. Chercher à injecter une narration aurait été un échec de ma part. Cette énergie de l'adolescence, où tout peut advenir, est aussi très présente chez Goethe. Comme un adolescent enfermé dans sa chambre, il crée un monde très riche qu'il n'arrive pas à révéler au grand jour dans un ordre social. Son imaginaire lui sert à ouvrir ses perspectives et à réactiver son envie de vivre. Je tiens à illustrer cet au-delà qui vient rendre visite à Faust, un monde qui n'est pas de ce monde, et que la musique évoque beaucoup.

Quel rôle jouera Marguerite ? Possédée par Méphistophélès, elle peut apparaître assez passive...

Nous avons souhaité lui donner plus de place. Elle sera présente tout au

long du spectacle, même quand Faust ne la voit pas. En fait, je n'arrive pas à l'imaginer autrement que du côté de Méphistophélès. Le côté « diabolique » n'est, à mon sens, pas celui du mal, mais « divisé » (dans sa racine grecque), « qui peut prendre plusieurs apparences ». Comme Méphistophélès n'est pas univoque, Marguerite apparaîtra aussi sous différentes formes. Je ne veux pas lui donner une présence trop humaine. Elle doit également représenter le « risque » de Faust à se jeter dans un abysse d'émotion. C'est elle qui réactive son énergie d'aimer. Ce n'est pas une femme naïve, elle a conscience de son pouvoir. La grossesse de Marguerite n'est pas mentionnée chez Berlioz, mais dans les nombreuses scènes joyales, j'avais envie d'intégrer l'enfance, cette étape de vie dont Faust est nostalgique. Les soldats et les étudiants chantés par le cœur seront incarnés par des enfants figurants, en partie pour ridiculiser ce monde adulte. Une fois Faust damné, il laisse ces groupes de « petits Faust » donner une perspective à l'avenir et rappeler l'importance de nos désirs. Ils ont hérité de ce questionnement réel sur notre désillusion, de cette insatisfaction de l'artiste, de ces moments où on ne croit plus à rien et où il faut tout réinventer.

Les enfants sont également très présents dans *Montag aus Licht* de Stockhausen, qu'il consacre à Eva, figure universelle de fertilité...

Avec les enfants, Stockhausen amène un monde et des sons. Les femmes sont tout le temps sur le plateau. Ce n'est pas une féminité « maternelle », mais plutôt une puissance féminine de séduction, voire d'érotisme. Stockhausen in-

vente une cosmogonie avec beaucoup de références aux contre-cultures et aux religions. J'avais besoin d'ancrer cette figure de déesse dans le réel pour que cette femme ne devienne ni une idole ni une image. Au lieu de l'énorme sculpture de femme, jambes écartées, demandée par le compositeur, j'utilise un phare, dont la « lumière » est une figurante, enceinte. Tout tourne autour de la naissance – cycles de la vie, phases lunaires, cycles de l'eau – et cette présence très forte me semblait importante pour montrer le processus organique en cours. La partition de Stockhausen est un code à décrypter, mais il y a toujours une marge d'interprétation. Si je considère qu'une image n'est pas faisable, c'est là que s'active mon travail de « traduction », avec les possibilités réelles de notre monde. J'ai par ailleurs complété des chorégraphies dont Stockhausen n'avait écrit que quelques mouvements. Même si *Montag aus Licht* semble venu d'ailleurs, il arrive à toucher à des éléments très humains. C'est gagné si le langage que j'apporte se mélange complètement à celui de Stockhausen.

Les œuvres lyriques sur lesquelles vous avez travaillé jusqu'alors sont surtout des oratorios ou des œuvres reconstituées, sans narration au long cours. Est-ce un choix conscient ?

Oui, car je ne suis pas une personne narrative, j'ai moi-même une pensée très fragmentée. J'entre justement sans grande difficulté dans le monde de Stockhausen pour la simple et bonne raison qu'il n'y a pas d'« histoire ». Je possède plutôt une logique de rêve et d'associations, qui reconstruit les parties en laissant parfois le public décider du sens. Y compris quand j'écris, je n'arrive pas à faire long ou à donner une ligne temporelle précise ; ce sont plutôt des images qui apparaissent dans mon imaginaire. La forme de l'oratorio s'adapte donc assez bien à ma manière de réfléchir. Quand je travaille sur des histoires, je les déconstruis complètement, comme *Otello* de Verdi au Staatsoper de Stuttgart, dans lequel je sépare chaque acte par un entracte, comme s'il s'agissait de petites histoires indépendantes. Dans *Macbeth* de Shakespeare à la Comédie-Française, j'ai coupé des passages, inversé des scènes, donné des personnages à d'autres personnages. J'aime déconstruire pour reconstruire un autre objet, évidemment sans trahir le contenu originel. J'ai très à cœur de partager ce qui m'a touché et parlé dans les œuvres que je choisis d'aborder.

Dans cette démarche, privilégiez-vous donc la peinture de moments plutôt que la psychologie ?

Je ne m'attarde pas trop sur la psychologie ; j'explore plutôt la symbolique des gestes. Il y a en réalité de la psychologie cachée et très personnelle dans chaque image que je cherche à mettre en place. La dimension corporelle, que je partage avec les interprètes, active forcément, à un moment, une psychologie de leur fait, mais je ne veux pas qu'ils la partagent avec moi. Sinon, cela devient un jeu d'acteur, et je n'aime pas cela. Je pense que les interprètes doivent avoir leur jardin secret. Le processus est différent sur des créations. Dans les livrets abstraits de *Like flesh* ou du *Requiem for Mariza* (qui sera créé en mars 2026 au Dutch National Opera d'Amsterdam), je passe du temps à comprendre les personnages, à leur donner une histoire et des pulsions. Pour mon étude à moi, pas pour le public. Sur *L'Autre Voyage*, à l'Opéra-Comique, d'après des Lieder et œuvres inachevées de Schubert, il a fallu réécrire les textes, à la manière d'une écriture de plateau. Nous avons procédé par linéarité pour placer les briques les unes après les autres. Mais c'est le maximum que je puisse faire en termes de narration ! Mon travail varie donc en fonction des projets. Et je contredis à chaque fois mes principes précédents ! C'est une chance de se dire qu'on a peu « appris » de la production d'avant, et de devoir tout recommencer. ■

« La musique a été pour Stockhausen la seule façon de survivre »

Le 29 novembre prochain, *Le Balcon* donnera à la *Philharmonie de Paris* une représentation intégrale de *Montag aus Licht* de Karlheinz Stockhausen. Rencontre avec *Maxime Pascal*, chef et cofondateur de l'ensemble, engagé dans l'interprétation des sept opéras du grand cycle du compositeur, *Licht*.

PROPOS RECUEILLIS PAR VICTORIA OKADA



MONTAG AUS LIGHT

De K. Stockhausen,
direction musicale
Maxime Pascal, mise
en scène Silvia Costa,
— Le 29 novembre,
Philharmonie de Paris.

Comment l'idée de jouer l'intégralité de *Licht* est-elle née ?

J'ai découvert les partitions de Karlheinz Stockhausen un peu par hasard. Au CNSMD de Paris, on étudiait ses premières œuvres, mais jamais son cycle d'opéras. Quand j'ai plongé dans *Licht*, j'ai été fasciné : la spatialisation sonore, la dimension visuelle, cet « art total » m'ont bouleversé. Dès les débuts du *Balcon*, nous en avons joué des scènes à Saint-Merri, près de l'Ircam, où Pierre Boulez venait parfois écouter. Puis, après des années à l'Athénée, l'idée est devenue évidente : monter tout le cycle. *Donnerstag aus Licht* a été lancé en 2018 à Opéra Comique, mis en scène par Benjamin Lazar. Avec la Philharmonie, nous avons imaginé sept opéras en sept ans.

Cette œuvre monumentale semble parfaitement adaptée au Balcon.

Oui, car *Licht* est conçu pour un dispositif électronique immersif. Nous avons travaillé avec la famille et les proches de Stockhausen, notamment son fils Marco, pour qui la partie de trompette a été écrite. Aujourd'hui, ce projet est devenu une sorte de chantier quotidien et permanent, où chaque saison nous fait progresser.

Où se situe *Montag* dans le cycle ?

Montag est le jour d'Ève, la figure maternelle et créatrice. C'est une célébration de la vie : trois chœurs d'enfants, un chœur de jeunes filles. Il y invente un « orchestre moderne » de trois synthétiseurs et de percussions. Le cor de basset, timbre doux et enveloppant, incarne Ève tout au long de l'œuvre. Stockhausen l'associait à sa mère. La dimension aquatique est centrale : Ève est liée à l'océan, et les sons électroniques évoquent une vaste étendue liquide. Le public a vraiment l'impression d'être immergé.

En janvier, quelques scènes ont été présentées à l'Opéra de Lille. Quelle a été la réception ?

Chaque représentation bouleverse. Même les connaisseurs entendent toujours des choses inédites. Et les enfants qui participent aux productions reviennent voir les autres opéras : ils veulent continuer l'aventure.

La mise en scène de Silvia Costa, joyeuse et très colorée, ouvre aussi l'opéra aux plus jeunes.

En effet. Dans le troisième acte, une scène inspirée du joueur de flûte les entraîne dans le récit. Les enfants apprennent la musique par imitation, comme dans une tradition orale, alors que l'écriture est extrêmement précise.

Si vous deviez résumer la clé de *Montag* ?

Deux thèmes dominant : l'enfance et la guerre. Stockhausen a perdu sa mère pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans *Montag*, tout est conçu comme un jeu d'enfants dans un monde en guerre. Là où l'horreur a détruit, lui transforme son expérience en matière musicale. La musique, pour lui, a été sa façon de survivre.

Depuis 2008, Le Balcon porte la musique sonorisée. Comment la réception a-t-elle évolué ?

Nous sommes une génération née avec les haut-parleurs, les synthétiseurs, la musique amplifiée. Les œuvres que nous jouons ont souvent été écrites à une époque où la technologie balbutiait. Aujourd'hui, elle est accessible, et les jeunes compositeurs écrivent différemment. Le recul viendra dans quelques décennies.

Et demain, que sera la musique électronique ?

Comme disait Boulez, quand vous étiez à l'époque de Mozart et de Haydn, personne ne pouvait prédire ce que ferait Beethoven !

With a New 'Montag,' Stockhausen's 'Licht' Cycle Nears Completion in Paris

For one night only at the Philharmonie de Paris, Maxime Pascale will conduct "Montag aus Licht," part of his bid to stage a septology long deemed unperformable.



"Montag aus Licht" was first staged at La Scala in Milan in 1988, with a large sculpture of Eve as a naked woman dominating the stage. Lelli e Masotti/Teatro alla Scala

On a rainy, late October evening in Paris, a small group of music lovers gathered in the halls of the Fondation Singer-Polignac, a *hôtel particulier* close to Trocadéro, the elegant area across the Seine from the Eiffel Tower.

They sipped champagne and nibbled canapés before taking their seats for a private preview of excerpts from Karlheinz Stockhausen's opera "Montag aus Licht" ("Monday from Light"). The concert was led by the French conductor Maxime Pascal and performed by his musical ensemble, Le Balcon, ahead of their complete performance of the five-hour work on Nov. 29 at the Philharmonie de Paris as part of the [Festival d'Automne](#), an annual, multidisciplinary arts event.

From a small stage in the mansion's ornate salon, a trio of sopranos vocalized hauntingly, their voices bending and merging with three electronic keyboards; a children's chorus ran onstage bleating like animals; three tenors gargled water and spit it out into a large plastic bucket; and a vocal actor shouted manically.

Those who stayed past intermission witnessed an intricate duet for flute and basset horn in which the soloists played while circling each other in a highly choreographed pas de deux.

The evening was an amuse-bouche for "Montag," the first part of Stockhausen's epic "Licht" cycle of seven operas named for the days of the week. Each day is associated with a color, celestial body and symbolic theme. "Montag" celebrates Eve, envisioned less as the first woman of Genesis than as a goddess of universal fertility, the oceans and the moon.

Stockhausen, one of the most innovative and influential composers of the late 20th century and a pioneer of electronic music, wrote the septology over a period of 26 years. The operas premiered out of order and piecemeal between 1981 and 2012. But to date, it has never been performed as a unified whole; Pascal is the first conductor to embark on a full cycle.

"I think that the ears of the end of the 20th century were not ready for this music," Pascal said over lunch several days after the private concert. "It was really written for the ears of the 21st century."

Stockhausen, he added, “was taking such a new path.”

Nearly twice the length of Wagner’s 15-hour “Der Ring des Nibelungen,” “Licht” is a highly idiosyncratic blend of autobiography, myth and eschatology that follows Eve, Lucifer and the archangel Michael. Unlike the “Ring” cycle, it eschews a linear narrative and rarely resembles a traditional opera. It also places remarkable — and remarkably specific — demands on its musicians, whose roles are notated with a precision that can seem obsessive or manic.

Set pieces like “Helicopter String Quartet” from “Mittwoch” — arguably “Licht’s” most famous excerpt, in which the musicians play from four airborne choppers — have fueled a certain popular perception of “Licht” as the apogee of artistic lunacy, a work either unperformable or frankly not worth the effort.

Pascal disagrees. “We need to realize that when people talk about ‘Licht,’ they are talking about a work that was never actually premiered,” he said. “We are talking about a work even I have never heard.”

The one-night-only performance at the 2,400-seat Philharmonie de Paris sold out almost immediately back in March. The production, staged by the Italian director [Silvia Costa](#), is the sixth in Pascal’s ongoing effort to mount the complete “Licht,” which began in 2018 with “Donnerstag” (“Thursday”) at the Opéra Comique in Paris and is projected to culminate in fall 2026 with “Mittwoch” (“Wednesday”) at one of Europe’s largest opera houses. In 2028, Stockhausen’s centenary year, Pascal hopes to conduct all seven operas over a single week — a feat that, given the cycle’s cost, scale and technical demands, would be the first of its kind.

While conducting “Donnerstag,” Pascal met Joséphine Markovits, the Festival d’Automne’s longtime music director, who died last year. The festival became a key partner in seeing the project to fruition.

“The experience is something absolutely insane, mind-blowing, and requires an enormous amount of effort, and the right place to do this is not a normal music institution,” said Clara Iannotta, the Italian composer and Markovits’s successor, in an interview at the Festival d’Automne’s offices across from the Louvre. She added that more than one performance of “Montag” at the Philharmonie was financially unfeasible.

“You have to create this kind of madness,” she said. “It has to be an event: something that you will never forget.”

When “Montag” was first staged at La Scala in Milan in 1988, a large sculpture of Eve as a naked woman with her legs apart dominated the stage. In the second act, Eve’s symbolic impregnation by music was represented by [an elongated piano sliding between her thighs](#). Touches like these have led some to see the opera as objectifying women.

“For sure it’s a celebration of woman, but it was thought of by a man,” said Costa, who previously staged “Freitag” at Opéra de Lille in 2022 as part of the current cycle. The solution, for her, is to find a way to embrace the opera’s themes of spiritual, artistic renewal and literal fertility, but from a female perspective.

Instead of the spread-legged statue of the original staging, Costa’s production features a real pregnant woman standing at the top of a lighthouse. “She will be the light, actually,” Costa explained. “I think that this breaks every possible cliché because there is a real woman in the actual state of giving life.”

Pascal thinks there has been a serious misunderstanding about the meaning of Stockhausen’s instructions.

“If you don’t read the score, you might think that Stockhausen wants to be the stage director, but the only goal for Stockhausen, the quest of his life, we could say, was to make music and sound visible,” he said. “What is very specific for us as interpreters of ‘Licht’ is that when there is a gesture written into the score, it’s not theater. It’s written by a musician, so for him, it’s music.”

Pascal sees those details not as dictatorial micromanaging but as a guide to “make us go deeper in our roles as musicians and as artists.”

“Stockhausen makes us understand what is sacred in what we do,” he said. “What is sacred is not the composers. Composers are not gods; the score is not a sacred text. What is sacred is the act of playing, the act of singing, the act of writing and the act of listening.”

Presse web

Montag aus Licht de Stockhausen entre cérémonie et magie à la Philharmonie

« Vous êtes encore là ? » Dans le troisième acte de *Montag aus Licht*, voilà ce que glisse nonchalamment un enfant au public de la grande salle Pierre Boulez. La question fait sourire. Chaque année, le Festival d'Automne, [Le Balcon](#) et son chef [Maxime Pascal](#) poursuivent l'immense cycle *Licht* des opéras de [Karlheinz Stockhausen](#) et chaque année, des spectateurs venus de tous horizons remplissent entièrement la salle de la [Philharmonie de Paris](#). *Montag* (Lundi), en trois actes et un adieu, fait partie des plus longs opéras-jours de la semaine (4h45) et convoque, sur et en dehors de la scène, quatorze voix solistes, six instrumentistes, un acteur, un chœur, des chœurs d'enfants, un chœur de jeunes filles, un « orchestre moderne » (synthétiseurs, percussions et électronique) et un chef. Cet effectif pléthorique enchante à chaque instant dans cette grande fresque de la nativité.

Sur le plateau, à jardin, un phare représentant Ève cristallise l'attention au début des premier et deuxième actes : il « enfante » les sept animaux, les sept gnomes et les sept jours de la semaine, il symbolise le passage du temps, la force de la lumière et l'omniprésence de la mère. La mise en scène de [Silvia Costa](#), au plus proche des nombreuses indications de Stockhausen, prend le parti de la lisibilité, ce qui, dans un argument aussi foisonnant et original, facilite la compréhension des symboles.

La vidéo accompagne les images saillantes de l'histoire aussi bien distillées dans le livret (train fantôme, alphabet...) que dans les effets sonores (vagues, guerre, moteurs...). Pour souligner l'importance des enfants, les costumes et les décors rejoignent un imaginaire ad hoc : les poussettes ressemblent à des jouets grandeur nature, grimées avec le flocage de voitures de course, les enfants représentant les sept jours de la semaine sont habillés en tenues de marins colorées (correspondant à la couleur de la journée attribuée par Stockhausen), un faux chat s'agite tout au long de l'opéra, Lucifer s'avance avec son double costumé en pieuvre noire pour apprendre l'alphabet aux nouveaux-nés d'Ève... L'imaginaire de Silvia Costa a un côté didactique tout à fait agréable qui trouve cependant sa limite dans une réalisation quelque peu scolaire ; l'apparition littérale des éléments du livret ôte parfois plus de magie qu'elle en ajoute.



Au fil des trois actes, la qualité musicale des interprètes ne cesse de subjuguer : le trio de sopranos qui fêtent la naissance des enfants dans un hoquet pyrotechnique au très long cours, le trio de marins et sa polyphonie rythmée, le dialogue amoureux du cor de basset (Cœur) et de la flûte (Ave)... Quant aux nombreux synthétiseurs placés à cour et à jardin (Bianca Chillemi, Chae-Um Kim, Sarah Kim, Alain Muller, Haga Ratovo), ils incarnent, avec le chant, la pièce maîtresse de *Montag*. Leur omniprésence crée une atmosphère chimérique fondée sur un maillage complexe de bruitages kitsch (pleurs de bébé, cris d'animaux, cloches, vagues...).

La qualité de conception des actes est toutefois très inégale : après un premier acte d'une fluidité fascinante, façonné à partir d'un récit dense comprenant des scènes aussi marquantes que la course de poussettes, Stockhausen s'enferme au deuxième dans un systématisme qui confine au statisme. Chaque jour de la semaine entame une conversation avec Cœur, comme un rite initiatique lors duquel chacun se présente au monde et fixe son caractère. La mise en scène de Silvia Costa augmente même cette torpeur puisque l'action se déroule dans un simple cercle placé au centre de la scène.

Notons cependant que, si la longueur de l'acte paraît démesurée par rapport au contenu du récit, les interprètes-enfants des jours de la semaine livrent de fantastiques performances. D'ailleurs, tous les chœurs d'enfants (Jeune Chœur des Hauts-de-France, Maîtrise de Radio France, Maîtrise de Paris, Trinity Boys Choir), le chœur (Le Balcon), les trois solistes au cor de basset (Iris Zerdoud, Joséphine Besançon, Alice Caubit) et la flûtiste (Claire Luquiens) méritent de longs éloges pour leur qualité musicale sans faille et pour l'apprentissage par cœur de cette partition truculente.



La fin du troisième acte n'échappe pas non plus au systématisme. Des enfants captivés par la mélodie jouée et chantée à la flûte par Ave s'entêtent à l'imiter : un jeu musical de questions/réponses entre souffle, onomatopées, chromatismes et intervalles éclatés se met alors en place. Mais cette-fois ci, à la façon du joueur de flûte de Hamelin, Claire Luquiens, qui incarne son personnage avec un investissement poignant, envoûte non seulement les enfants mais aussi le public.



Conte cosmique pour un lundi

Nouveau volet de *Licht* proposé par l'Ensemble Le Balcon, *Montag aus Licht* – Lundi de Lumière – est le jour d'Ève dans cet opéra expérimental de presque trente heures découpé en sept jours de la semaine que Stockhausen composa entre 1977 et 2003. *Licht* présente à travers toutes les journées de son cycle exponentiel la confrontation théosophique entre l'archange Michael et son frère déchu Lucifer, avec au milieu Ève, incarnation du féminin dans toutes ses acceptions. Mais pour ce *Lundi de lumière*, Ève est le personnage principal quasiment unique, avec juste une apparition diabolique de Lucifer au premier acte pour troubler le jeu de cette célébration où l'élément féminin apparaît à travers des saynètes de contes. La mise en scène particulièrement travaillée de Silvia Costa met en lumière avec finesse la dimension de conte médiéval cosmique que propose ici Stockhausen avec sa démesure coutumière.

À gauche de la scène, un phare au sommet duquel une femme enceinte veille sur cette cérémonie rituelle célébrant la magie du féminin à travers des péripéties prenant la forme de divers contes édifiants atomisés par les visions eschatologiques de Stockhausen. Voix solistes, solistes instrumentaux aux cors de basset, flûte et piano, un acteur, des mimes, des chœurs imposants dont certains composés uniquement d'enfants, un « orchestre moderne » formé de trois synthétiseurs, un chef, Maxime Pascal, en coulisse, forment l'aréopage composite interprétant cette fable intemporelle, entre mystère médiéval, légende orientale et fantaisie futuriste.

Ce songe musical hybride commence en conte animalier avec la naissance issue d'Ève d'un lion, deux hirondelles, un cheval, un perroquet, une perruche et un chien, incarnés par de jeunes choristes. Puis surgissent sept gnomes barbus avec chapeaux pointus qui à un moment esquissent une singulière chorégraphie dans leurs landaus, nous plongeant dans l'univers des contes médiévaux revus par l'imaginaire au syncrétisme bigarré de Stockhausen qui semble ici s'interroger autant sur le mystère du féminin que sur les arcanes symboliques de la procréation et de l'enfantement qu'il implique.



Il était une fois... le diable

Avec l'arrivée des trois Ève campées par les sopranos Michiko Takahashi, Marie Picaut, Clara Barbier Serrano, et de leurs soupirants les trois ténors Josue Miranda, Safir Behloul, Ryan Veillet, en marins archétypaux, le conte devient maritime, avant que l'arrivée de Lucifer et son avatar Lucipolype en la basse Florent Baffi et le comédien Elio Massignat ne trouble le jeu et fasse basculer la scène dans le conte fantastique. Lucifer grogne, chante, déclame l'alphabet en changeant de technique vocale à chaque lettre, se moque et vitupère l'humanité dans son ensemble. De *Grandes Lamentations* faites de musique de larmes s'ensuivent avant que Lucifer ne conclue de manière sibylline ce conte féérique qui aurait pu être écrit par une Madame d'Aulnoy ou un Charles Perrault ayant lu Freud et Jung. Car le diable referme ce premier acte de manière ironiquement freudienne en enjoignant les enfants à revenir dans la matrice maternelle d'Ève : « *Rentrez tous !! Reprenons depuis le début !!!* » en demandant l'entracte comme la fin d'une séance d'analyse.

L'amour toujours

Avec l'arrivée d'un pianiste habillé en perruche, Alphonse Cemin, qui joue ce qui constitue par ailleurs la *Klavierstück XIV* de Stockhausen qu'il dédia à Pierre Boulez pour ses soixante ans, le conte devient oriental, avec la présence de chœurs célébrant les rites de l'amour avec des manifestations d'exubérances incantatoires que l'on peut retrouver dans le théâtre musical japonais, source d'inspiration majeure pour le compositeur dans sa volonté d'aller toujours plus loin dans la dilatation temporelle.

Lorsqu'apparaît Ève métamorphosée en Cœur de basset, joué par le cor de basset Iris Zerdoud bientôt rejointe par ses doubles Joséphine Besançon et Alice Caubit, le conte devient purement musical, dialogue d'instrumentistes célébrant la poésie du geste amoureux, avec un Stockhausen évidemment inspiré par sa compagne clarinettiste Suzanne Stephens pour qui ce rôle avait été écrit et qu'elle interpréta à plusieurs reprises.

Ravissement du ravisseur

Last but not least, quant à l'Acte III surgit Ave, campée par la flûtiste Claire Luquiens, le conte de *Montag aus Licht* est parachevé dans sa polysémie avec ce rôle de ravisseur d'enfants qui rejoue la légende du *Joueur de flûte de Hamelin* popularisée par les frères Grimm dans un de leurs contes. Ave entraîne par son piccolo les enfants du Lundi dans une ronde et une mélopée en forme de ruban avant de disparaître dans les limbes, envoûtant par sa mélodie fascinante le public comble de la grande salle de la Philharmonie de Paris. Une fois de plus la magie Stockhausen opère.



Montag aus Licht à la Philharmonie : ce fut le premier jour

Premier jour de la semaine, troisième épisode dans l'ordre de composition du Cycle "Licht" par Karlheinz Stockhausen, sixième dans celui des créations par Le Balcon, Montag aus Licht impressionne le public de la Philharmonie de Paris, tant par sa poésie que par son effectif pléthorique.

Le cycle *Licht* est une œuvre composée sur 19 ans par Karlheinz Stockhausen, ayant sa propre cohérence. Elle est divisée en sept opus (un par jour de la semaine) pour une durée globale de 29 heures de musique. Elle dépeint trois personnages-concepts : Michaël est le créateur du Cosmos, Lucifer incarne les forces du mal, et Eve, à qui est dédié ce *Lundi de Lumière (Montag aus Licht)*, jour de la Lune, est la déesse-Mère, incarnant la fertilité, la séduction et la sensualité. Tous les opéras du cycle sont conçus sur la base d'une même matrice musicale, et avec les mêmes grands concepts : le rite, la dilatation du temps par la répétition des motifs musicaux, le symbolisme croisé à un ésotérisme foutraque et poétique, l'utilisation des voix comme instruments à travers des onomatopées, et l'utilisation des instruments comme voix, les personnages étant d'ailleurs régulièrement incarnés par des instrumentistes.



« *Au commencement était la mélodie* », explique [Karlheinz Stockhausen](#). L'opus a vocation à célébrer la fertilité, l'enfant, et par là-même la beauté perpétuellement renouvelée de l'univers. Eve incarne ainsi la mère de toute vie – elle donne naissance à sept garçons-animaux et sept nains (rappelant l'univers des contes pour enfants) –, mais aussi de la musique. À l'Acte II, elle est d'ailleurs fécondée par la mélodie (altérée et déstructurée) d'un piano à queue (joué par [Alphonse Cemin](#)) : sa progéniture est alors sept garçons, un par jour de la semaine, qu'une incarnation musicale d'elle-même (une joueuse de cor de basset) élève afin d'en faire des musiciens accomplis.



[Stockhausen](#) décrit chaque décor, chaque geste, chaque intention avec précision. Pour autant, l'équipe de mise en scène menée par [Silvia Costa](#) garde la possibilité d'inscrire son esthétique dans l'interprétation qu'elle fait des indications du compositeur. Ainsi, lorsque ce dernier indique qu'une grande statue d'Eve en position d'accouchement occupe le plateau, [Silvia Costa](#) choisit-elle de présenter plutôt un phare, « *Lumière qui dirige le regard, qui oriente l'espace* », au sommet duquel est perchée une femme enceinte, nue sous un voile translucide, incarnation d'Eve donnant vie à la statue : pour la metteuse en scène, l'œuvre est une « *Ode à toutes les femmes* » et cette sculpture humaine en est le totem. Une clôture encadre la scène, comme pour symboliser un jardin qu'on imagine être celui d'Eden.

[Maxime Pascal](#), directeur du [Balcon](#) et meneur de cette ambitieuse recréation intégrale du cycle, n'est visible du public qu'à travers une petite télévision dépassant des coulisses. Si l'orchestre se résume à trois synthétiseurs, les forces artistiques mobilisées sont exceptionnelles. Il y a d'abord les instrumentistes-musiciens (dont la percussionniste Akino Kamiya, véritable protagoniste de cette mise en scène). Mais aussi pas moins de six ensembles vocaux. Le [Balcon](#) fournit les actrices-femmes (qui mènent notamment le baby-boogy : folle chorégraphie de landaus, accompagnée d'une texture vocale dilatée, allant et venant comme les vagues du bord de mer). La [Maîtrise de Radio France](#) a à sa charge les touchants garçons-animaux et gnomes de l'Acte I. Au II, la [Maîtrise de Paris](#) (et la [Maîtrise de Radio France](#), là encore) est sollicitée en chœur de jeunes filles babillant avec onirisme, tandis que les enfants de la semaine sont incarnés par le prestigieux [Trinity Boys College](#) aux voix angéliques. Les Hommes (aux résonances graves et lumineuses) et Femmes (au son flûté et tonique) de l'Acte III sont pris en charge par le [Chœur de l'Orchestre de Paris](#), qui est accompagné des voix d'enfants aériennes du [Jeune Chœur des Hauts-de-France](#) (l'[Opéra de Lille](#) étant coproducteur du spectacle).



À l'Acte I, un trio de femmes mobilise les sopranos Michiko Takahashi, Marie Picaut et Clara Barbier Serrano pour des parties solfégiquement complexes. La première offre une voix douce de timbre émise avec vigueur, la seconde une voix piquante, parfois proche du cri (en toute maîtrise) et la troisième une voix fine, souple et pure, menée sur un fil.

Un trio masculin, de marins (cracheurs d'eau plutôt que de feu), leur répond sous les traits des ténors Josue Miranda (au grain clair, chaud et doré), Safir Behloul (au timbre franc) et Ryan Veillet (à la sonorité plus sombre pour apporter une base harmonique). Lucifer est chanté par Florent Baffi, à la voix grasse et noire (flanqué du comédien Elio Massignat dans un costume de poulpe).

À l'Acte II, un Cœur de Basset, Iris Zerdoud (qui mènera un somptueux duo avec la flûtiste Claire Luquiens au III) génère, par une « multiplication magique », trois nouveaux interprètes : la soprano Pia Davila incarne Muschi (d'une voix fruitée menée avec distinction, un vibrato perlé nourrissant les fins de phrases) tandis que Joséphine Besançon et Alice Caubit jouent Busi et Busa au cor de basset.

Au moment des saluts, une multitude envahit l'espace scénique : l'occasion de se rendre compte de la masse énorme de forces artistiques mobilisées. Le public les remercie avec enthousiasme (certains spectateurs restés scotchés à leur siège peuvent même applaudir les techniciens venus se prendre en selfie une fois la salle presque vide). L'histoire ne dit pas si Dieu vit que cela était bon, mais quoi qu'il en soit, Le Balcon prévoit déjà la recréation du dernier opus pour l'automne prochain (le lieu n'est toutefois pas précisé). Avant, peut-être, un cycle entier donné en Festival ?

“Montag aus Licht” à la Philharmonie : le chant de la mère de Stockhausen

Par Benoît Fauchet - Publié le 1 décembre 2025 à 11:20

Une seule représentation, mais un nouveau tour de force : dans le cadre du Festival d'automne à Paris, Maxime Pascal inscrit un pénultième jalon dans son pari fou de venir à bout de *Licht*, somme opératique du génie allemand de la création sonore du second XXe siècle.



1/8

“Montag aus Licht” de Stockhausen à la Philharmonie de Paris

Avant-dernière station pour le chef **Maxime Pascal** et son collectif artistique **Le Balcon** dans leur exploration depuis 2018 de *Licht*, heptalogie lyrique et œuvre-monde développée durant un quart de siècle (1977-2003) par **Karlheinz Stockhausen** (1928-2007). *Montag* (Lundi), première journée de la semaine mais troisième à avoir été composée, créée en scène à la Scala de Milan en 1988, célèbre Eve, la mère cosmique de l'humanité, sur un temps dilaté (plus de 3 heures 30 de musique, trois actes, sans compter le « salut » et l'« adieu » ni les pauses) et avec un effectif pléthorique – une vingtaine de solistes vocaux et instrumentaux et autant d'actrices, des chœurs d'enfants, jeunes filles et adultes, un « orchestre moderne » mêlant synthétiseurs, percussions et électronique.

Malgré le risque de trop-plein, le propos conserve une étonnante lisibilité, à laquelle contribue la proposition scénique de **Silvia Costa**, qui a hissé une Eve au ventre rond au sommet d'un phare, comme pour mieux éclairer ce qui se joue au cours de cette journée en bord de mer, et habillé son spectacle d'une belle fantaisie visuelle, notamment dans ses costumes.

Geste autobiographique

Comme à son habitude, Stockhausen a fait preuve en ce *Lundi de lumière* d'une imagination débordante, pleine de symboles et de signes plus ou moins déchiffrables, dépeignant une enfance et une maternité contrariées par les bruits de la guerre en un geste largement autobiographique.

À l'acte I, le plus long, la Mère enfante de sept hybrides enfant-animal (lion, cheval, perroquet...) puis de sept gnomes à barbe et chapeaux pointus. Trois sopranos (**Michiko Takahashi, Marie Picaut, Claire Barbier Serrano**) puis trois ténors-marins (**José Miranda, Safir Behloul, Ryan Veillet**) entonnent des airs de naissance, des nounous décrivent avec leurs landaus trente-cinq rotations frénétiques sur le vaste plateau, un marchand de glaces est de la partie... Puis un Lucifer (chanté par la basse **Florent Baffi**) à deux incarnations, dont un drôle d'animal marin, met tout ce petit monde en tension. Les claviers, la bande enregistrée rivalisent de bizarreries, augmentées par une réalisation informatique musicale (**Etienne Démoulin, Augustin Muller et Romain Vuillet**) et une projection sonore épanouies dans les nuages flottants de la grande salle de la Philharmonie.

Un cortège polyphonique de jeunes filles (**Maîtrise de Paris et Maîtrise de Radio France** aux voix soignées et fondues) aux jupes fluorescentes ouvre un acte II resserré, plus concentré. L'intervention d'un pianiste à crête de perruche (**Alphonse Cemin**, pilier du Balcon) sonne comme une fulgurance dans cette partie très chorale mais aussi instrumentale grâce aussi au cor de basset, instrument central dans tout le cycle, qui se démultiplie. Voici un « Cœur de basset » – c'est son nom – généreusement séducteur, en particulier auprès des sept « enfants de la semaine » (qui ont le caractère bien trempé des *treble* anglais du **Trinity Boys Choir**).

L'an prochain : « Mittwoch »

« Cœur », c'est **Iris Zerdoud**, cheville ouvrière du Balcon, qui obtient de son instrument une riche palette de nuances et de sonorités et noue un dialogue amoureux saisissant au III avec l'« Ave » (Eva inversé) incarné par la flûte elle aussi très plastique de **Claire Luquiens**, autre habituée de cette aventure. Un chœur d'adultes (celui de l'**Orchestre de Paris**, renforcé par quelques éléments du Balcon) commente la parade nuptiale. Mais de nouveau, ce sont les enfants (**Jeune Chœur des Hauts-de-France**) qui attirent l'oreille, imitant Ave dans ses motifs, ponctués de percussions variées et espiègles (**Akino Kamiya**), puis suivant le Ravisseur lors d'une procession entêtante. Sur le grand écran surplombant la scène, les oiseaux noirs dans un ciel gris ont laissé la place à des mouettes blanches, réincarnations de ces petits êtres humains entourant Eve, qui elle se transforme en rocher par la magie de la vidéo (signée **Nieto et Claire Pedot**).

Une dernière « journée » – rendez-vous à l'automne 2026 pour voir comment ce diable de magicien qu'est Maxime Pascal va réaliser, dans *Mittwoch*, la scène du quatuor à cordes lévitant dans des hélicoptères en vol stationnaire ! –, peut-être une reprise en cycle sur une semaine... et, dans ce qui constitue la plus ambitieuse aventure de (re)création lyrique de la dernière décennie, tout sera accompli.

Montag aus Licht de Stockhausen. Paris, Philharmonie, grande salle Pierre-Boulez, le 29 novembre.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Philharmonie de Paris, le 29 novembre 2025. STOCKHAUSEN : Montag aus Licht. M. Takahashi, C. Barbier Serrano, M. Picaud, F. Baffi, E. Massignat... Silvia Costa / Maxime Pascal



Le XXI^e siècle est une ère où l'acte cérémonial se compte sur les doigts d'une main. Si l'acte artistique est en soi, selon les genres, une libation aux divinités des temps anciens, ce soir sous la coupole « Nouvelienne » de la **Salle Pierre Boulez** de la **Philharmonie de Paris**, nous avons assisté, non pas à une représentation, mais à une véritable renaissance.

La série « *Licht* » de **Karlheinz Stockhausen** est née à l'époque des manifestes et des idéaux. Quasiment un demi-siècle après la conception de ce cycle passionnant et immense, l'ensemble **Le Balcon** et son chef **Maxime Pascal** se préparent à conclure le retour tonitruant et fabuleux de cet « opéra monde » d'un des plus grands compositeurs du XX^e siècle. Comme d'autres grands cycles, évidemment on pense au Ring, « *Licht* » apporte une pierre de touche à l'expression musicale dans une monumentalité qui n'est pas démunie de grâce et de grandes pages à la sensibilité débordante. Parce que derrière tout l'univers post-moderne de l'écriture de Stockhausen demeure tout de même l'aspect impondérable du rapport charnel à l'univers en tant que tout avec l'humain, ses rêves et ses croyances comme véhicule sensible et sensuel.

Silvia Costa – brillante metteuse en scène qui nous a récemment émerveillés avec une *Damnation de Faust* inédite au Théâtre des Champs-Élysées – signe dans *Montag aus Licht* une vision à la fois fidèle à l'esprit de l'œuvre et un regard rafraîchissant débordant d'idées et d'émotions. Si, dans *La Damnation*, l'aspect fantasmatique et onirique montrait Faust sous un regard fortement contemporain, dans ce *Montag aus Licht*, Silvia Costa prend à bras le corps les références enfantines de la mère originelle Eve, au cœur de ce premier volet du cycle. Associant les créations visuelles formidables de Nieto, la metteuse en scène nous transporte sur une plage aux couleurs enfantines et au phare caricatural. Mais que l'on ne se trompe pas, toute cette semblable simplicité forme partie d'une construction complexe où les symboles côtoient des tableaux à l'inoubliable beauté.

Pour faire de cet « opéra-monde » un véritable spectacle sans dénaturer son langage, il fallait un talent tel que celui de Silvia Costa. Parmi les grands moments qui nous ont particulièrement touchés, les premières minutes avec cette Eve-mater figurée par une comédienne enceinte et à la nudité hiératique, véritable Vénus originelle telles les friables sculptures des temps immémoriaux, quand l'humanité ne se parlait qu'en symboles. Un autre moment fantastique est la procession mystique du deuxième acte, les choristes des diverses Maîtrises (**Radio France, Maîtrise de Paris...**), parcourent la salle plongée dans le noir avec des jupons de tulle éclairés de vert, autant de feuillages qui composeront un cercle cérémoniel pour la nouvelle naissance d'Eve, un rituel qui nous rappelle que l'être humain est lié au divin par son corps et son esprit. Et la fin qui voit pointer l'astre vespertin qui guidera marins et migrants vers les grands voyages.

Le Balcon, compagnie à l'audace constamment renouvelée, s'est lancé dans la restitution de l'intégralité du cycle *Licht* depuis 2018. Phénomène unique dans le vaste paysage musical européen, *Le Balcon* réunit à la fois des musiciennes, musiciens, comédien.n.e.s, ingénieur.e.s du son et créatrices/créateurs visuels, pour ce *Montag aus Licht* : il est quasiment impossible de mettre en avant des individualités. Saluons néanmoins ce collectif qui, selon ce que semblait chercher Stockhausen, se réunit au public pour faire vibrer dans une incantation « célébratoire » le culte de nos origines sensorielles ou mystiques selon les goûts et les approches. Saluons évidemment l'héroïque **Maxime Pascal** avec sa direction impeccable d'une partition qui ressemble davantage à un plan ou une exposition de circuits dont le mécanisme seul un artiste tel que maestro Pascal sait restituer la formidable beauté en un geste.

Sortir de *Montag aus Licht* dans la nuit tumultueuse de Paris nous a révélé un aspect enfoui de notre âme. D'aucuns pourraient parler d'un élan primitif, d'autres d'une extase philosophique. Dans notre cas, et humblement, quand l'on tourne les yeux aux cieux nocturnes de novembre, l'étoile d'Astarté semble chanter encore et encore la géométrie astrale de Stockhausen, par dessus les halos des réverbères et l'asphalte mouillé tel le dos d'un immense léviathan endormi...

Montag aus Licht irradie à la Philharmonie de Paris

Le 2 décembre 2025 par Maya Prynda

Après **Donnerstag**, **Samstag**, **Dienstag**, **Freitag** et **Sonntag** représentés à raison d'un opéra par an entre 2018 et 2024, **Maxime Pascal** a pris à nouveau la baguette pour diriger son ensemble **Le Balcon** dans **Montag aus Licht** à la Philharmonie de Paris dans le cadre du Festival d'Automne. Le cycle monumental de Stockhausen sera clôturé en 2026 par **Mittwoch**.



Montag aus Licht (1984-1988) est le troisième opéra du cycle *Licht* (1977-2003) à avoir été composé par Karlheinz Stockhausen (1928-2007). *Licht* est une cosmogonie mettant en scène les unions et querelles de trois anges : Eva, Michael et Luzifer. *Montag* est le jour d'Eva, archétype du féminin après *Donnerstag* (1978-1980), dévolu à Michael, et *Samstag* (1981-1983) consacré à la figure de Luzifer. Comme tous les opéras du cycle, *Montag* débute par un accueil (*Gruß*) et se termine par un adieu (*Abschied*) sous forme de musique électro-acoustique diffusée dans le hall et les coursives du théâtre.

Le premier acte (*Evas Erstgeburt*) est une fête de la natalité. Au clair de lune, des femmes vont prélever l'eau de la mer et commencent à laver et à parfumer la statue d'Eva tout en chantant. Dans la version présentée ce soir, la statue est remplacée par une femme réelle, sculpture vivante qui sera présente tout au long de l'opéra. Toute la scène est baignée d'une lumière verte, couleur de l'opéra. Dans le même temps, une projection vidéo montre un embryon se développant jusqu'à son terme. La généralisation de la vidéo et du numérique simplifient aujourd'hui la tâche des metteurs en scène face aux demandes scénographiques nombreuses et complexes de Stockhausen qui prévoit également l'arrivée d'un train sur scène, la présence d'animaux, d'une roue de loterie, de rhododendrons... La mise en scène de [Silvia Costa](#), qui réalise également la scénographie et les costumes, s'empare ainsi habilement des multiples indications du compositeur en allégeant au maximum le dispositif scénique pour laisser la place aux nombreux protagonistes de l'opéra et favoriser la lisibilité du propos. Durant ce premier acte, Eva, sous la forme de trois femmes (les sopranos Michiko Takahashi, [Marie Picaut](#) et Clara Barbier Serrano), donne naissance à sept enfants chimères mi humains-mi animaux, puis à sept nains avec barbe et bonnet rouge. Les femmes s'occupent des enfants, accueillent des matelots ([Josué Miranda](#), [Safir Behloul](#) et Ryan Veillet) puis font danser les enfants dans leurs landaus. Mais arrive Luzifer, d'abord sous forme de tromboniste (Mathieu Adam) puis sous la forme de Luzipolyp, personnage drôle et méchant campé par la basse [Florent Baffi](#) et le comédien [Elio Massignat](#), qui renvoie tous les enfants dans la matrice car jugés trop imparfaits.



L'acte II, *Evas Zweitgeburt*, a été donné auparavant en janvier 2025 à Lille, de même que l'acte III. Il met tout d'abord en scène un chœur de jeunes filles (*Mädchenprozession*) déambulant dans de belles robes lumineuses vertes en forme de fleur. Elles chantent un hymne à Eva évoquant la féminité, l'érotisme et la symbolique de l'opéra *Montag*. Un pianiste à tête de perruche ([Alphonse Cemin](#)) vient alors féconder la statue d'Eva afin qu'elle donne naissance à des humains « plus harmonieux, plus beaux, plus musicaux ». *Montag aus Licht* contient des éléments autobiographiques, dont une allusion à la Seconde Guerre mondiale pendant laquelle Stockhausen a perdu ses deux parents, la mère du compositeur – atteinte de troubles mentaux – a été exécutée par les nazis et son père est mort au front. On peut cependant s'interroger sur la naïveté du propos aux accents eugénistes de cette phrase et du sens de cet acte en regard de la conclusion du premier. Les sept enfants – formidables solistes du [Trinity Boys Choir](#) (direction : Nicholas Mulroy) – chantent en compagnie de Mushi ([Pia Davila-Chacon](#)), avatar d'Eva. L'acte comporte aussi des numéros musicaux avec les personnages de Cœur de basset ([Iris Zerdoud](#)) et du duo Busi et Busa ([Joséphine Besançon](#) et [Alice Caubit](#)), dans lesquels les trois bassetistes doivent interpréter de mémoire une partition où musique et gestuelle sont extrêmement codifiées par Stockhausen.



Le dernier acte, *Evas Zauber*, est divisé en deux sections principales. Dans la première, *Botschaft*, Eva – toujours sous la forme de Cœur de Basset – est encore une figure érotique. Vient ensuite *Kinderfänger*, suivie de *Entführung*, qui reprend le thème du joueur de flûte de Hamelin, nouvelle allusion à l'univers du conte après les sept nains du premier acte. Dans cette dernière partie, Ave – flûtiste miroir d'Eva, interprétée par la virtuose [Claire Luquiens](#) – envoûte les enfants par son jeu. Ces derniers vont se mettre à suivre la flûtiste et à disparaître en répétant les mots « Zeremonie » et « Magie » qui sont les deux qualités spirituelles attribuées au jour de lundi par le Stockhausen. À la fin de l'acte, tous les protagonistes quittent la scène. La statue d'Eva vieillit et se transforme en montagne ; des buissons poussent et l'envahissent progressivement.

L'effectif vocal pléthorique et les solistes instrumentaux sont accompagnés par un « orchestre moderne » composé de synthétiseurs et de percussions. Quatre chœurs d'enfants : la [Maîtrise de Radio France](#) (direction : Sofi Jeannin), la [Maîtrise de Paris](#) (direction : Pierre-Louis de Laporte), le [Jeune Chœur des Hauts-de-France](#) (direction : Pascale Diéval-Wils) et le [Trinity Boys Choir](#) (direction : Nicholas Mulroy), le Chœur de l'Orchestre de Paris (direction Richard Wilberforce et Pierre-Louis de Laport) ainsi que les solistes vocaux et instrumentaux, tous placés sous la direction de [Maxime Pascal](#), donnent vie avec engagement, enthousiasme, musicalité et virtuosité à cette partition multidimensionnelle aussi belle qu'exigeante musicalement.



(© Denis Allard)

Point d'orgue du Festival d'automne 2025, *Montag aus Licht* (1984-1988) est le jour d'Eve, de la femme et de la lune. Il se compose de trois actes (encadrés par un Salut et un Adieu) qui célèbrent la fertilité, l'engendrement et la perpétuelle renaissance de l'humanité. Des trois voix constituant la formule matricielle (« *code génétique* », selon Laurent Feneyrou) du cycle *Licht*, celle d'Eve se distingue par une consonance, « *la tierce de l'union* ». Précisons que la *Formelkomposition*, contrairement à un sérialisme de plus stricte observance, repose non pas sur des relations arithmétiques abstraites, mais sur des caractéristiques sonores individualisées et (censément) mémorisables. Il n'empêche : entendre tous ces chanteurs et musiciens jouer par cœur ne laisse pas d'impressionner.

Chez Stockhausen, c'est *prima la musica, dopo le parole*. Ainsi dans « Les cris des garçons » (Acte I), les parties des basses ont d'abord été écrites rythmiquement avant que le compositeur n'établisse le texte. C'est donc la structure musicale qui génère les actions et les significations langagières – le livret s'y greffe par surcroît. Livret, reconnaissons-le, passablement ésotérique, conférant à cette journée au climat très contemplatif ses moments de flottement, sinon de longueurs éprouvantes (Acte II) – la représentation dure près de cinq heures avec deux entractes.

A défaut d'éclaircir la « *structure très complexe, plus que n'importe quel autre opéra de Licht* » (Maxime Pascal), contentons-nous de pointer quelques moments clés de *Montag*, conçu pour un effectif pléthorique : quatorze voix solistes, six solistes instrumentaux, acteur, mimes, chœur, chœur d'enfants avec solistes et « orchestre moderne » – une alliance de scènes sonores préenregistrées (bande huit pistes), ensemble instrumental et vocal, claviers électroniques, instruments à vent et percussions en direct. « *C'est l'orchestre du futur pour ma musique scénique. Je programme les timbres (les couleurs sonores) dont j'ai besoin et ils appartiennent dorénavant au matériel d'exécution au même titre que les notes* », précise Stockhausen cité par Ivanka Stoïanova (*). Que les volumes idéaux de la salle Pierre Boulez et la sonorisation de la partie électronique s'harmonisent à merveille, faut-il seulement le préciser ici ?

Acte I : on retient la virtuosité des trois sopranos (dont une impressionnante partie en colorature), des trois marins (ténors) et les assauts courroucés de la basse Florent Baffi en Lucifer (sous le nom de Lucipolyte).

Acte II : procession de filles-fleurs-chandelles pour célébrer la lune.

C'est la musique du *Klavierstück XIV* (dédié à Boulez pour son soixantième anniversaire) qui est destinée à féconder pour la seconde fois Eve et permettre la nouvelle naissance des enfants « artistes et musiciens ». Alphonse Cemin officie au clavier, grîmé en perruche, dans cette musique étrange qui n'a plus grand-chose à voir avec le pointillisme rigoureux des premiers *Klavierstücke*. Les dernières scènes sont dominées par le dialogue de quatre cors de basset, chapeauté par le Cœur de basset (Iris Zerdoud). On reconnaît là l'écriture mélodique très particulière de Stockhausen pour l'instrument à laquelle nous ont acclimatés les précédents opéras et l'emblématique *In Freundschaft* (1977).

Acte III : sans doute le plus beau, au terme duquel Eve se métamorphose en montagne, buissons, arbuste, ruisseaux et animaux. Cette « Prozession » (c'est le titre d'une œuvre de Stockhausen datée de 1967) est rythmée par le percussionniste, lequel choisit lui-même ses instruments. Le nombre d'événements pour des séquences temporelles relativement longues est déterminé par le compositeur. Mais le musicien (excellent Akino Kamiya) peut jouer ces événements à des endroits différents : il apparaît, joue et disparaît de manière tantôt sobre, tantôt cérémonieuse, parfois humoristique, en changeant tout le temps de comportement et d'instruments. Moment magique que le duo entre Iris Zerdoud (cor de basset) et Claire Luquiens (flûte), où Stockhausen invente un « langage a verbal, mystérieux et subtil » (Ivanka Stoïanova), incluant micro-intervalles, échelles de bruits, superpositions de sons chantés et joués, claquements, *flutterzunge* et autres processus complexes en interaction continue. Troquant sa flûte pour un piccolo, Claire Luquiens se mue en charmeuse d'enfants (avatar du joueur de flûte de Hamelin) dans la troisième et dernière scène, qui réunit plusieurs maîtrises. Les parties vocales des enfants, faites de textes naïfs, d'onomatopées et de glossolalies, imitent et déploient le jeu virtuose de la flûtiste-danseuse.

A l'instar des précédentes Journées, on pourrait penser que la profusion de l'indication scénique de *Montag* ne laisse comme alternative au metteur en scène que l'aliénation ou l'infidélité. Mais Silvia Costa ne l'a pas vécu comme une contrainte, tant s'en faut : elle y déploie, sous la bannière du vert (couleur du « Lundi de lumière »), un réjouissant imaginaire baigné par la mer. De là cette présence continuelle de la plage et du phare maritime – en lieu et place de la monumentale sculpture de parturiente qu'avait imaginée Stockhausen – au sommet duquel est juchée Eve. Le décalage entre le texte (souvent abstrait) et l'action scénique ouvre le champ des possibles où s'imisce la créativité de la scénographie. Au nombre des « codes » (*dixit* Maxime Pascal) décrits par le maître de Kürten dans sa partition et qui n'étaient pas réalisables à son époque, figure la magnifique création vidéo de Nieto et Claire Pedot, de la lune sur fond bleu mer de l'acte I à la métamorphose d'Eve en montagne luxuriante de l'acte III en passant par l'aquarium flottant de l'acte II. Mais on n'aura garde d'oublier le charme des costumes, signés Marguerite Lantz, et la fantaisie des accessoires, signés Eugénie Dauplain. Artisan principal de cette grande messe panthéiste, Maxime Pascal se dépense sans compter depuis la coulisse, filmé en direct sur deux écrans destinés aux chanteurs et musiciens sur scène. Soirée mémorable.

Karlheinz Stockhausen : Montag aus licht à la Philharmonie de Paris

Le 3 décembre 2025 par [Sylvain Griotto](#)

En 2018, l'initiative folle du Balcon : monter le plus grand cycle d'opéras de tous les temps, m'a mis le pied à l'étrier, et depuis, chaque année je grandis d'un jour de Licht dans ma vie.

Ceux qui me connaissent sont familiers de ma fascination et mon

enthousiasme (parfois peu raisonnable) pour Karlheinz Stockhausen et son œuvre, mais avant 2018 je n'avais approché Licht que de très loin, les dimensions de l'œuvre m'effrayaient, il y avait déjà beaucoup à découvrir avec ses autres pièces, et il faut dire que j'ai été influencé par grand nombre de mes collègues compositeurs, qui, friands de ses révolutions musicales des années 50 (Gruppen, Kontakt, Momente) ont toujours boudé ce cycle de 7 opéras sur chacun des jours de la semaine, composé entre 1977 et 2002 qui totalise 29 heures de musique.

Ce soir, c'est mon 6ème sur 7, après avoir traversé jeudi, samedi, mardi, vendredi et dimanche, comme autant d'épreuves chamaniques, Lundi de lumière m'a, une fois de plus, rendu heureux, et, comment le dire sans heurter? Supérieur, peut-être?...

Car c'est cela le projet conscient de Licht : faire de nous des spectateurs élevés. Ne nous trompons pas, il ne s'adresse pas à une élite aguerrie, qui aurait analysé ses partitions de fond en comble, tout le monde sera tenu de sortir de ses habitudes modernes d'écoute musicale conditionnée, et les musiciens comme les amateurs seront mis sur le même pied d'égalité.

À chacun ses zones de défense...pour les non-initiés c'est la longueur, l'âpreté du langage, la complexité. Pour les plus connaisseurs, c'est les soi-disant interdits esthétiques de nos productions modernes : des sons de synthétiseurs un peu datés, une scénographie naïve, des gestes musicaux anecdotiques, un propos autocentré...même s'il ne peut rien contre celui qui s'y refuse, Stockhausen ne séduit pas, il impose, prend par la main son auditeur, et se charge de son initiation.



Comme à chaque fois, Maxime Pascal aborde ce monument de la meilleure manière qui soit, simplement et humblement, on le devine sur les écrans latéraux du plateau ouvert destinés aux interprètes qu'il dirige, mais il n'apparaît pas sur scène avant les saluts. Le travail de déchiffrement des partitions de Stockhausen demande une rigueur monacale car elles sont affublées d'une notice vertigineuse décrivant les gestes, les positions, les mouvements des interprètes jusqu'à leurs costumes. La mise en scène, la scénographie et les costumes de Silvia Costa, ainsi que les magnifiques créations vidéos animées de Nieto et Claire Pedot s'affranchissent avec brio de ce contrôle post-mortem du compositeur, tout en gardant un respect absolu et un réel amour de son travail.

Montag étant le développement d'Eva, l'archétype féminin, La gigantesque statue de femme enceinte de la création en 1988 a été remplacé par une vraie femme enceinte perchée au sommet d'un phare, et observant les enfants/animaux qu'elle a mis au monde déployer un ballet de l'enfance époustoufflant.

À quoi bon raconter l'argument de cet opéra? Cela ne donnerait qu'une description factuelle de scènes qui semblent impossibles à réaliser, et qui se réduisent à très peu d'actions, mais qui, sous nos yeux et nos oreilles, nous englobent réellement dans l'essence de ce monde de l'enfance.

Comment imaginer une scène où 12 enfants font une course de 12 poussettes, poussés par 12 actrices, tout en chantant en chœur? C'est littéralement sous nos yeux, et durant plus de 15 minutes, chaque trajet chanté de chaque poussette est rigoureusement noté sur la partition, intègre parfaitement ces gestes anecdotiques au langage musical. C'est ici où l'on a tort de ne voir en Stockhausen qu'un utopiste comme pourrait l'être un Charles Ives ou un John Cage. S'il est vrai qu'il rêve sa musique et la conceptualise à l'extrême, il est le seul à posséder le pouvoir de nous la faire vivre concrètement. Si vous ne me croyez pas, venez dans un an, à l'automne 2026 observer avec moi le quatuor d'Hélicoptère du Mercredi de Licht! Vous ne verrez rien d'autre...qu'un quatuor à cordes dans quatre hélicoptères!!

L'écriture vocale extrêmement fouillée de Licht est servie par de magnifiques solistes.

Acte I, On notera l'univers vocal à la fois aérien et aquatique des 3 soprani jouant Eva (Michiko Takahashi, Marie Picaut et Clara Barbier) qui contraste de manière vertigineuse avec les archétypes masculins patauds, burlesques et tellement humains : le trio des 3 marins : Josue Miranda, Safir Behloui et Ryan Veillet, savoureux et drôles, l'apparition grotesque du grincheux Lucifer (Florent Baffi), flanqué de son Lucipolype (le comédien Elio Massignât) qui donnent une leçon subjective de l'alphabet aux enfants dans un contrepoint virtuose d'onomatopées.

Acte II, c'est l'apparition du fameux et redouté théâtre instrumental de Licht, le travail d'interprète de Stockhausen demande une véritable hygiène de vie, aucun autre compositeur actuel n'obtient d'un(e) interprète de jouer de mémoire autant de musique, de cris, de gestes millimétrés par la partition

Iris Zerdoud au cor de basset, marche, chante, gesticule en envoyant des bisous dans l'air tout en jouant de son instrument. Elle est rejointe acte III, par Claire Luquiens à la flûte dans un duo intense. Les interprètes ont dû s'immerger dans une forme d'intimité familiale du compositeur (Stockhausen a créé les rôles de Licht pour sa femme et ses enfants), et le balcon a intelligemment collaboré pour ce faire avec Suzanne Stephens et Kathinka Pasveer qui ont partagé la vie du compositeur.

Pour lier le tout, et tout au long des 4h45 d'opéra, « l'orchestre moderne », composé de 5 synthétiseurs et 2 percussionnistes, va porter et commenter harmoniquement ce complexe discours musical. Pour ceux qui ont grandi dans les années 80, il faut, en effet passer l'effet madeleine un peu incongru des sons type DX7, révolution des premiers synthétiseurs véritablement commerciaux qu'on pouvait entendre dans la variété. Mais là aussi, la rigueur d'écriture et la performance des interprètes nous les intègrent en quelques minutes.

Mais j'ai gardé le meilleur pour la fin, le travail de chœur, enfants et adultes est la force motrice de cet opéra. Dans la préface de la biographie écrite par Michel Rigoni, Michaël Lévinas écrit que lors des créations de Stockhausen, « les murs tremblaient ».

C'est la signature du compositeur : inviter toujours le spectaculaire dans ses pièces, aussi introspectives soient-elles.

Acte III, Les chœurs de l'orchestre de Paris dirigés par Richard Wilberforce et Pierre-Louis de Laporte se sont aussi prêtés au jeu du par coeur et des mouvements sur scène. La masse humaine commente, encourage, moque l'action parfois avec de vrais moments d'humour et de fantaisie.

Et partout, au fil des actes, Montag est une gigantesque évocation de l'enfance sous toute ses formes, le jeu, l'apprentissage, et jusqu'au plus tragique : la vulnérabilité.

4 groupes d'enfants amateurs, professionnels, école, collège, ils ont tous vécu cette aventure difficile et passionnante: le jeune chœur des Hauts de France dirigé par Pascale Diéval-Wils, la maîtrise de Paris, direction Pierre-Louis de Laporte, la maîtrise de Radio-France, direction Sofi Jeannin et les Trinity Boys Choir, direction Nicholas Mulroy.

Leur présence chacun leur tour est permanente, comme dans Freitag (Vendredi) en 2022, ils pullulent, courent, rient, vivent leur vie d'enfant sur scène. Deux moments mémorables : le chœur de jeunes filles qui investissent le public en répandant leur lumière jaune dans l'obscurité au début de l'acte II. Et l'époustouflante scène finale avec une évocation du joueur de flûte d'Hamelin manipulant et enlevant les enfants.

Leur petite phrase hypnotique est répétée une bonne quarantaine de fois, soutenue par les traits virtuoses du joueur de flûte, puis au piccolo, et plus le cortège d'enfant s'éloigne de la scène pour s'engloutir dans les coulisses, plus leur voix déraile vers les aigus. Et va se perdre dans les haut-parleurs, puis dans les couloirs de la philharmonie, et puis...on ne sait plus, on est suspendu dans une transe...le noir se fait, et c'est à ce moment que j'ai repris contact avec la vie, en applaudissant plusieurs centaines de personnes sur scène et en me demandant trois jours plus tard comment j'ai fait pour arrêter de respirer aussi longtemps....complice enthousiaste d'une si délicieuse mégalomanie.

Au commencement était la femme



L'une des parties les plus puissantes du cycle « Licht » (« Lumière ») de Karlheinz Stockhausen, « Lundi », s'est ouverte à Paris sur le voyage silencieux d'une femme enceinte vers un phare dominant la scène – une image qui est restée présente tout au long des cinq heures que dure l'opéra.

C'est ainsi qu'a débuté une monumentale mise en scène sonore, où l'archétype maternel, la naissance et la symbolique de la vie se sont fondus en un rituel sacré qui défie le temps et la logique quotidienne.

Pour la huitième année consécutive, Paris a accueilli l'un des événements les plus ambitieux, les plus fous et les plus importants de la musique contemporaine : pendant cette période, la plupart des parties de l'opéra « Licht », œuvre majeure de Karlheinz Stockhausen (1928-2007), pionnier et figure de proue de la musique du XXe siècle, y ont été jouées. Pour moi, il s'agit là d'un des sommets absolus de la fantaisie musicale et du théâtre musical, c'est pourquoi j'ai entrepris pour la sixième année consécutive un pèlerinage spécial afin de vivre cette expérience follement pompeuse.

Le compositeur a écrit ce cycle entre 1977 et 2003. Il s'agit d'un ensemble composé de sept opéras qui couvrent conceptuellement une semaine, chaque opéra étant associé à un jour de la semaine. Cette fois-ci, c'est le premier opéra du cycle, « Lundi », qui a été présenté.

-> *La Damnation de Faust* de Berlioz, mes. Silvia Costa, Théâtre des Champs-Élysées, et *Montag aus Licht* de Stockhausen, dir. Maxime Pascal – *Le Balcon*, mes., scén. et costumes Silvia Costa, Festival d'Automne – Philharmonie de Paris, nov. 2025 : Nul n'a su donner vie à Stockhausen comme Silvia Costa. À l'inverse du réalisme indigent qu'elle infligeait à *la Damnation de Faust* au Théâtre des Champs-Élysées, la metteuse en scène métamorphose la cérémonie d'enfantement mystico-gazeuze de *Montag* en un mystérieux jeu d'enfants ludique, polyphonique et chamanique.



Presse audio

Le chef d'orchestre Maxime Pascal : "La musique de Stockhausen est une expérience sensorielle fascinante"

Mercredi 5 novembre 2025

▶ ÉCOUTER (26 min)



Maxime Pascal, chef d'orchestre - Orchestra della Rai



Provenant du podcast
L'invité(e) du jour



Entre l'Orchestre d'Helsingborg et le Deutsche Oper de Berlin où il vient d'être nommé chef invité principal, Maxime Pascal est à Paris pour diriger la 6e journée de son intégrale "Licht" de Stockhausen à la Philharmonie, avec son ensemble Le Balcon. Portrait d'un musicien à la curiosité maximale.

Avec

- Maxime Pascal, chef d'orchestre français (1985)

C'était il y a 7 ans, en 2018. Maxime Pascal se lançait un défi de taille : diriger l'intégrale de *Licht*, un cycle de 7 opéras correspondant aux 7 jours de la semaine, composé par Karlheinz Stockhausen. Après *Donnerstag*, *Samstag*, *Dienstag*, *Sonntag* et *Freitag*, le cycle se poursuit avec *Montag*, qui sera donné le 29 novembre prochain à la Philharmonie de Paris. Maxime Pascal dirigera son ensemble Le Balcon ainsi que la Maîtrise de Radio France, dans une mise en scène de Silvia Costa.

Musique fleuve

En cumulant 29 heures de musique, *Licht* est le plus long cycle d'opéras jamais écrit. "Cela représente deux fois la *Tétralogie de Wagner*", déclare notre invité. Cette œuvre monumentale s'appuie sur trois personnages : Ève, l'archange Michel et Lucifer. "Pour Stockhausen, ces trois personnages archétypaux synthétisent des éléments rituels et cérémoniels que l'on retrouve dans différentes croyances partout dans le monde : ces éléments viennent par exemple du Kenya, d'Amérique du Sud ou encore de Scandinavie", explique Maxime Pascal.

Écrite pour un effectif pléthorique (14 solistes, 6 solistes instrumentaux, 22 comédiens, un chœur, un chœur d'enfants avec solistes, un orchestre moderne et électronique), et d'une précision extrême dans les indications scéniques, la partition de *Montag aus Licht* a de quoi impressionner. "C'est complètement fascinant, confirme le chef d'orchestre. J'ai eu un choc la première fois que j'ai ouvert la partition de *Licht*, notamment parce que tous les éléments de chorégraphie, de texte ou de costumes sont notés par Stockhausen. Il intègre dans son langage l'écriture du visuel et du sonore, et c'est ce qui me fascine. Stockhausen rêve de rendre visible la musique et ce qui est invisible", s'émerveille Maxime Pascal.

Cette aspiration du compositeur est partagée par la metteuse en scène Silvia Costa, pour laquelle Maxime Pascal dit avoir eu *"un coup de foudre artistique immédiat. Je suis fasciné par sa poésie et par son approche du mouvement et des images à l'opéra, continue-t-il. Silvia Costa a la capacité admirable de créer des images qui tissent des liens avec notre subconscient. Cela permet donc à la musique de se déployer sur le plan sensoriel. On est alors baigné dans un monde sonore qui entre en résonance avec des images qui touchent notre inconscient."*

"Repartir de zéro" avec Stockhausen

Chef d'orchestre aguerri, formé par Pierre Boulez, François-Xavier Roth et Michaël Levinas, invité partout dans le monde, Maxime Pascal confie devoir *"repartir de zéro"* au contact de la musique de Stockhausen : *"Tous - chef, instrumentistes, chanteurs, metteurs en scène - doivent désapprendre leurs acquis, car Stockhausen n'utilise que peu de choses qui soient institutionnalisées ou entrées dans une tradition quelconque dans l'histoire de la musique. Il invente un monde qui n'a rien à voir avec l'opéra traditionnel"*, explique le chef d'orchestre. Cela concerne notamment la place du chef : *"Même avec 250 artistes sur scène, Licht fonctionne comme une grande musique de chambre. De la même manière que Wagner cache l'orchestre sous la scène à Bayreuth, Stockhausen souhaite rendre le chef d'orchestre invisible. L'essentiel de mon rôle réside donc dans le travail préparatoire"*, raconte notre invité.

Le public est lui aussi amené à repartir de zéro : l'œuvre lui donne l'occasion de se questionner sur ce que le verbe "écouter" signifie : *"Nous vivons dans un monde dans lequel nous écoutons assez peu. Licht nous met face à l'idée qu'écouter signifie accueillir le phénomène sonore. Il s'agit alors d'être attentif à ce que le son crée en nous en termes d'émotions mais aussi de sensations. La musique de Stockhausen est une expérience sensorielle fascinante"*, raconte Maxime Pascal, qui prévoit de donner les 7 opéras sur une semaine entière en 2028, année qui marquera aussi les 20 ans du Balcon et le centenaire de la naissance de Stockhausen.

Nouvelle étape à Berlin



Autre grande étape de la vie de Maxime Pascal : sa nomination en tant que chef invité principal du Deutsche Oper de Berlin à partir de l'été prochain, aux côtés de l'Italien Michele Spotti et du Suisse Titus Engel. *"Aviel Cahn - le directeur du Deutsche Oper de Berlin - souhaitait s'appuyer sur une collaboration entre plusieurs chefs, pour permettre notamment de programmer des répertoires très différents"*, se réjouit-il. Un éclectisme qui correspond au goût du chef d'orchestre pour la nouveauté : *"J'ai toujours été attiré par l'inouï, par l'inconnu. Je vais toujours vers des choses que je n'ai jamais faites auparavant."*

Maxime Pascal dirigera le London Symphony Orchestra au [Barbican de Londres](#) le 20 novembre prochain, et *Montag aus Licht* de Stockhausen à la [Philharmonie de Paris](#) le 29 novembre. Il sera ensuite en tournée au Japon en décembre pour *La Damnation de Faust* de Berlioz, et à Rome en mars pour *Ariane à Naxos* de Strauss, puis à la Scala de Milan en avril et mai. Il prévoit également de donner l'intégrale des 9 symphonies de Beethoven en concerts avec l'Orchestre symphonique d'Helsingborg dont il est le directeur musical depuis plus d'un an.

"Montag aus licht" de Stockhausen, par Maxime Pascal et Silvia Costa

Samedi 22 novembre 2025

▶ ÉCOUTER (4 min)



Provenant du podcast
Classic & Co



"Montag aus licht" de Stockhausen, projet fou qu'a entrepris il y a quelques années le chef Maxime Pascal avec son ensemble Le Balcon, monté en intégralité le cycle d'opéras "Licht" de Karlheinz Stockhausen, qui dure 29 heures. Rendez-vous samedi prochain, le 29, à la Philharmonie de Paris.